

Tadeusz Kantor en Comminges

AUDE BONNIN ET MICHEL BÉLIS

Fervents amateurs de théâtre et de littératures des pays de l'Est, nous avons eu l'idée de faire connaître Tadeusz Kantor, à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance, aux gens de notre entourage, dans un milieu rural... Le pari était difficile : il a fallu présenter et expliquer ce projet à des personnes qui, comme souvent en France, méconnaissent les artistes venus de l'Est : « Tadeusz Kantor ...mais qui est-ce ? » Il a fallu vaincre des appréhensions, des réticences : « Théâtre de la mort », « Avant-garde », « Artiste total », cela faisait un peu peur ! Kantor, trop difficile ? Réserve au public des grandes villes, des théâtres réputés, des festivals prestigieux ? Inaccessible à un public villageois ? Nous pensions que non, ce qui s'est passé ensuite nous a donné raison.

La Communauté de Communes de Salies-du-Salat a accepté de porter le projet et nous avons réussi à réunir les acteurs de cette aventure, auxquels vont tous nos remerciements : l'équipe de l'Usine-Théâtre de Mazères-sur-Salat, en particulier Délia, Henry et le comédien Pierre Carrive qui a accepté de prendre part à la scénographie et aux lectures ; Bruno Wagner qui a mis à notre disposition son exposition d'installations ; Sylvain Nicolino, professeur de lettres au collège de Salies qui s'est emparé de l'occasion pour travailler avec ses élèves de troisième sur le théâtre de Kantor et a réussi à convaincre ses collègues d'en faire de même ; Kinga Jouca-

viel, enseignant-chercheur à l'Université Toulouse Jean Jaurès qui nous a encouragés et nous a ouvert des pistes et des portes, en particulier celle de l'Institut Polonais¹ de Paris.

Le lieu, l'ancienne usine à papier Rizla où se sont déroulées les animations dirigées par Délia et Henri, se prêtait à merveille à l'univers de Kantor.

De notre côté, tout au long des six mois de préparation, nous avons pu approfondir notre connaissance de l'œuvre de Kantor (que nous ne connaissions pratiquement que sous son aspect théâtral), mais aussi de l'histoire de la Pologne et de ses artistes. Nous avons réussi à mieux appréhender cet univers en retournant en Pologne pendant l'été qui a précédé ces trois journées. Trois journées, du samedi 21 au lundi 23 novembre 2015.

Le jour de l'inauguration, sur fond d'orgue de Barbarie, la grande marionnette surnommée « le Ministre » a accueilli le public. Après la lecture d'un extrait de *La Classe morte*, une brève présentation a permis de « situer » Kantor², d'abord Kantor dans le contexte historique de la Pologne. Mais quelle Pologne ? « En Pologne, c'est-à-dire Nulle Part », selon l'expression d'Alfred Jarry dans sa pièce *Ubu Roi*, et donc partout, là où nous sommes, pourrions-nous ajouter. Nous avons évoqué la situation de la Pologne (un État inexistant pendant la Première Guerre mondiale) et de Wielopole (petit village à une centaine de kilomètres à l'est de Cracovie) dont les habitants ont la conscience d'appartenir à une même communauté, une même langue. Cependant, ils pouvaient être aussi bien des sujets de l'Empire austro-hongrois, de la Russie ou de la Prusse. Ils étaient donc profondément divisés, jusque dans leurs familles, et conduits à s'affronter entre eux dans cette guerre. Dans le village de Wielopole, coexistaient deux communautés, catholique et juive. Les deux guerres, la Première puis la Seconde, ont bouleversé ce « paysage humain » et le théâtre de Kantor, précisément, plonge ses racines dans ce sentiment de désordre intime, de présence dans le monde un peu *flou*.

Une autre question importante abordée, c'était celle du pouvoir et de la liberté. « J'ai passé toute ma vie à m'attaquer à un mur. On me dit : maintenant, vous allez être libre. Je dis : non, ça ne me regarde pas, parce que, dans la création, j'ai toujours été libre. Même en prison, comme disait Sartre. Mais je suis ainsi fait que je dois avoir un mur contre lequel je frappe avec mon crâne. Pendant

1. <http://www.institutpolonais.fr/#/event/1360>

2. Notes d'après la présentation orale au public.

quarante ans, ce mur, ça a été le système communiste. Alors, on me dit : maintenant, il n'y a plus de mur. Mais si, il y a un mur. Le mur, c'était le communisme, et maintenant, c'est ce qu'ils appellent la "liberté". Il y a beaucoup de manifestations de cette "liberté" auxquelles je m'oppose³... ».

Ensuite, nous avons situé Kantor dans l'histoire des arts et du théâtre. Le mouvement Dada en particulier, mais aussi le mouvement « constructiviste » voulaient faire « table rase » de la « culture », responsable d'avoir conduit les hommes à la boucherie de la Première Guerre mondiale. Mais vouloir faire table rase du passé, de l'existant rejeté comme bourgeois, conduit aussi à une forme de barbarie, à une vision « totalitaire » du monde ; les régimes communistes voudront mettre au pas les artistes « déviants », même ceux d'entre eux qui étaient favorables à la révolution, d'où une prise de distance de Kantor à cet égard. Il conservera des avant-gardes l'émancipation par rapport au texte, la prééminence d'un langage physique, concret sur le « bavardage » des dialogues du théâtre qui avait cours à cette époque, et rejettera la progression linéaire et chronologique de l'action théâtrale, préférant la rengaine, le ressassement d'images-souvenirs, de symboles toujours avortés. Ses personnages seront troubles, incertains, suspects comme il le dit lui-même dans l'extrait où il parle de *La Classe morte*...

L'évocation du personnage kantorien a ensuite inspiré le débat sur le mannequin. La supériorité de la marionnette sur l'acteur en chair et en os a été déjà évoquée dès 1815 par Heinrich von Kleist, en ce sens que les mouvements du pantin n'étaient pas perturbés par sa conscience, par la psychologie du personnage. Un siècle et demi plus tard, Kantor reprend et développe dans son théâtre l'utilisation de « mannequins » à l'instar de Bruno Schulz dans *Les Boutiques de cannelle*. Il s'agit ici de déconstruire l'unité apparente des personnages qui ne sont que les images-simulacres d'une identité personnelle inexistante dans une société grotesque et monstrueuse. Dans le spectacle *La Classe morte*, les mannequins sont portés par chaque personnage comme son double-simulacre, le poids d'une enfance que l'on traîne sur soi, d'une histoire dont on ne peut s'affranchir, mais qui nous échappe, tout en se répétant sans cesse. On pourrait presque dire qu'ici, seul le public est véritablement vivant. Pourrait-on mentionner, au sujet des doubles, la présence des comédiens-jumeaux dans le spectacle et leur dialogue au début

3. Interview de Kantor par Guy Scarpetta, in Guy Scarpetta : *Kantor au présent*, Arles, éd. Actes Sud, 1989.

de la pièce *Wielopole Wielopole* ? Ce titre, lui aussi, est l'illustration du double, de la répétition.

Pour susciter le débat, nous avons proposé au public trois extraits du spectacle enregistré : la danse du rabbin, son exécution par trois fois et enfin le pliage de la nappe de la Cène⁴. Nous avons enchaîné ensuite avec le thème de la mémoire : on la constate infidèle, floue, par exemple dans le dialogue des jumeaux au début du spectacle *Wielopole Wielopole*. Plusieurs questions se sont posées : de quoi parle-t-on au juste, quelle est l'histoire qui est racontée, qui sont les personnages de cette histoire, l'oncle, les tantes, le curé, quelle est leur place exacte ? On voit les jumeaux hésiter, déplacer objets et personnages, eux-mêmes réduits au rang d'objets posés là, des restes ou déchets de l'histoire qui cherche à prendre corps. La porte, la fenêtre, la valise... mais les « narrateurs », sont-ils vraiment présents ? On répète, on ressasse à la recherche d'une mémoire incertaine. La répétition peut faire surgir le réel à tout moment, mais le récit déraile sans cesse, les images restent artificielles, mensongères, illusives. Nous les avons perçues comme des caricatures plongées dans un récit qui bégaie. Tout semblait être une errance au sein d'un récit familial, dans lequel faisaient irruption divers personnages, le curé et son double, les soldats, la Mort. Les situations différentes apparaissaient ainsi superposées, le déroulement d'une histoire linéaire, son éventuelle signification et ses repères étaient brouillés ; nous étions confrontés à des symboles avortés, à des clichés superposés, grotesques, par exemple le père, soldat, marié, héroïque et marionnette dérisoire d'une histoire où tout se mélangeait. N'oublions pas que le père de Kantor, qui avait délaissé sa famille à la fin de la Première Guerre, était aussi le père mort en camp de concentration en 1944, au moment où Kantor créait la pièce *Le Retour d'Ulysse*. Autour de la figure du père, Kantor n'a eu de cesse de ressasser le passé – on voyait, dans le spectacle *Wielopole Wielopole*, se superposer différentes images : fantômes des soldats des deux guerres, mitraille, joueur de viole de retour des camps, chants de déportés, etc. Nous étions plongés – comme Kantor l'avait souvent évoqué – dans un art entre les poubelles d'un réel flou et dégradé, et l'éternité.

Il était également question des religions, omniprésentes et faisant partie d'une sorte d'affirmation d'identité collective, mémoire et incantations répétées, dérisoires en face de la Mort toute puissante, imposant silence aux incantations et prières. De même, on

4. Extraits et notes d'après la présentation orale au public.

voyait une autre « institution » – l'armée, perçue comme un corps collectif, exempt d'individus, aux gestes mécaniques comme ceux de pantins que la Mort fauchait en groupe. Le motif de la photographie et de la Mort-Photographe montrait encore un rituel figeant le temps. Remarquons que la prise rapide de photographies successives se nomme « rafale » et qu'on dit aussi « mitrailler » pour « prendre une série de photos »...

Dans ce chaos infernal, on n'apercevait pas de héros – ils ne sont pas à la hauteur de leur mythe –, pas d'épopée non plus ; le père resté une caricature grotesque à l'appel de son nom et le héros national, Józef Pilsudski, désigné par « on sait qui », renvoyé à un imaginaire anonyme. Ainsi, le passé, non intact, dégradé, tout en faisant brutalement des irruptions répétées dans le présent, voit la déchéance de héros qui ne font pas le poids devant le réel. L'histoire, le progrès, n'ont pas d'existence réelle, ce ne sont que des mythes. Enfin, nous voyons apparaître Kantor, maître de cérémonie, qui n'échappe pas à ce qui se joue sur scène – il n'y a pas de Dieu caché, Kantor casse l'illusion et dit : « je suis condamné en entrant en scène ». Kantor sacrifié et coupable, passeur entre vivants et morts, saigne de son passé, notre passé aussi, son théâtre redonne chair aux déchets humains par des déchets de paroles, les situations se renversent ; la prostituée est aussi l'ange de la mort, la servante chante le chant des déportés. S'exprime ainsi la mauvaise conscience d'un théâtre mort, symbole d'une « humanité » qui se laisse mourir, de l'unité factice de la culture occidentale.

L'œuvre de Kantor – une peinture expressionniste, cannibale, remplie de terreur, une Europe qui se décompose, des musiques déformées qui se mélangent et se répètent dans une cacophonie, grotesques et cauchemardesques, chants et prières, paroles et cris, violons de fer... Nous sommes plongés dans notre propre enfer, la vie nous traverse sans nous voir. On peut parler d'une œuvre vide, tournée vers nulle part, comme un trou dans la réalité... une œuvre grotesque, absurde, intolérable.

À la fin de cette présentation, le public invité à parcourir les espaces d'expositions a déambulé dans les quatre espaces où se trouvaient, d'une part, deux expositions de l'Université Jean Jaurès, réalisées pour la *Semaine Polonaise* de Toulouse (*La Classe morte*, et *Autour des Leçons de Milan*, composées de photographies et de textes dans lesquels Kantor explicitait les fondements de son art), d'autre part, deux installations de Bruno Wagner (objets photographiques et montage vidéo avec bande-son extraite du spectacle de

Kantor *Je ne reviendrai jamais*), puis quelques affiches de différentes créations de Kantor. Des projections de diaporamas ont suivi ces visites : un diaporama relativement complet (70 toiles) de l'œuvre picturale s'étendant sur une cinquantaine d'années (1938-1988) et un diaporama rétrospectif reprenant les toiles choisies par Kantor peu de temps avant sa mort, en vue justement d'une rétrospective de son œuvre picturale.

Ensuite, a été proposée la vente de livres présentés auparavant à la librairie Ombres blanches lors de la *Semaine polonaise*. Le public a pu également découvrir les textes de Kantor à travers des lectures « scénographiées » et accompagnées de musique, avec le diaporama de peintures et croquis de Kantor réalisés pour ses spectacles. Les textes présentés étaient le plus souvent de courtes descriptions-remémorations (évocation de souvenirs et de la Pauvre Chambre de l'Imagination), mais aussi les écrits des auteurs proches de l'univers kantorien, en particulier de Bruno Schulz, Jerzy Ficowski et Danilo Kis. Lors de ces lectures, une marionnette « futuriste » communiquait avec les acteurs-lecteurs, les objets – une poupée, un chapeau, une robe de mariée, etc. – se déplaçaient sur scène au rythme de la musique jouée au piano installé sur des roulettes. À partir de ces objets, un débat « mis-en-scène » s'est engagé pour parvenir à questionner différents aspects de l'art kantorien. Kinga Joucaviel a fait une belle synthèse de ces échanges qui se sont poursuivis le lendemain.

La manifestation s'est prolongée lundi ; les quatre classes de troisième du collège, préparées par leurs professeurs, ont assisté à la projection de *Wielopole Wielopole*, précédée de quelques rappels sur le contexte : repères géographiques, historiques, religieux et artistiques. Les élèves ont ensuite visité l'exposition de Bruno Wagner, assisté aux lectures de quelques textes de Kantor et se sont exprimés sur ce qu'ils avaient compris.

La préparation des soirées « Kantor » en Comminges nous a conduits à effectuer différentes démarches, lectures, rencontres et un périple en direction de Cracovie et de Wielopole. Nous avons visité la nouvelle Cricothèque ; sa structure nous a semblé bien froide, comme figée – un temple dédié à Kantor, mais est-ce bien dans l'esprit kantorien ? Par bonheur, l'appartement où vécut Kantor, rue Sienna, était encore ouvert ; ce lieu, volontairement figé après la mort de Kantor, nous a semblé paradoxalement bien vivant. Nous avons également assisté à la *Semaine polonaise* à Toulouse, lors de laquelle Kantor - un grand absent - a fait beaucoup

parler de lui, suscitant débats et polémiques, donc par contrecoup, notre curiosité.

Pour conclure, il faut avouer que nous éprouvions quelques regrets faute de temps pour approfondir ou modifier : une scénographie trop univoque en ce sens que la question de la mémoire n'y était pas prédominante, puis l'abandon des questions éternelles comme celles des pouvoirs totalitaires, des différentes formes de l'art dans son questionnement des pouvoirs, des murs et barrières, thèmes reliés au contenu évoqué. Bien qu'un peu dérouté, le public a reconnu que cette expérience lui avait ouvert un nouvel espace de réflexion.

Salies-du-Salat



L'USINE THEATRE
Un lieu pour l'ensemble



SAMEDI 21 NOVEMBRE 2015
à partir de 18 heures

Qui est TADEUSZ KANTOR?

L'USINE THÉÂTRE - Mazères-sur-Salat



Photographie © Bruno WAGNER www.bruno-wagner.tv

Tadeusz Kantor (1915-1990) : = artiste total = majeur du XX^{ème} siècle, metteur en scène, réalisateur de happenings, peintre, scénographe, écrivain, théoricien de l'art, acteur de ses propres spectacles, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie...

**EXPOSITIONS, DIAPORAMAS, INSTALLATIONS,
LECTURES, PROJECTIONS, ANIMATIONS
& DÉBATS**

Réservation fortement conseillée : 06 17 47 52 06 Participation aux frais : 10 €

Qui est TADEUSZ KANTOR?

SAMEDI 21 NOVEMBRE 2015
à partir de 18 heures

L'USINE THÉÂTRE - Mazères-sur-Salat

À l'occasion du 100^{ème} anniversaire de la naissance de Kantor, une soirée exceptionnelle articulée autour d'un parcours dans son oeuvre foisonnante est organisée à L'Usine Théâtre : EXPOSITIONS, DIAPORAMAS, INSTALLATIONS, LECTURES, PROJECTIONS, ANIMATIONS & DÉBATS permettront une immersion totale dans l'univers jubilatoire, sauvage et cruel de Tadeusz Kantor, un univers peuplé des fantômes de notre mémoire, entre la vie et la mort, les rituels de fête et de deuil.

Un des plus grands artistes et réformateurs du théâtre européen du XX^{ème} siècle (L...), après les années 40, s'est efforcé d'élaborer une esthétique théâtrale originale, appelée par lui-même « théâtre de la mort ». Dans ses spectacles, il revient d'une manière récurrente à ses racines, à son village natal et à la culture polonaise, juive, ukrainienne et germanique - anéanti par la mort durant ces années de guerre. Ses spectacles, très expressifs et chargés de reminiscences de ce passé douloureux, sont des œuvres d'art à part entière, des créations originales et puissantes. Le théâtre de Kantor a eu un caractère international, des créations polonaises, italiennes et autres faisant partie de sa troupe. - (Extrait de l'article de L'UNESCO, qui célèbre en 2015 ce 100^{ème} anniversaire)

AU PROGRAMME DE LA SOIRÉE :

- Exposition de textes et affiches du théâtre de Kantor ;
 - Installation des œuvres de Bruno Wagner, photographe de plateau du dernier spectacle de Kantor (1990, « Le théâtre de la mort ») ;
 - Diaporama rétrospectif de l'œuvre picturale de Kantor (de 1937 à 1988) ;
 - Lectures de textes de scène de Kantor, Bruno Schulz, Danilo Kiš... avec accompagnement musical ;
 - Projection de scènes du spectacle « Wielopole-Wielopole » ;
 - Echanges-débats avec le public, avec la participation de différents intervenants, dont des élèves du collège de Salles-du-Salat ;
 - Animations sur scène ;
 - Préparation d'une grande soupe « Zurek » avec le public...
- ET LE DIMANCHE 22 EN MATINÉE :
- Projection intégrale du spectacle « Wielopole-Wielopole » (pour le public du samedi soir).

PLUS D'INFOS : <http://lusinetheatre.wifeo.com>
<http://www.institutpolonais.fr>



L'USINE THEATRE
Un lieu pour l'ensemble



Affiche de la manifestation « Tadeusz Kantor en Comminges »